

INSTRUCTION DU SOIR

JÉSUS-CHRIST ADORATEUR EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

(SUITE)

(VERI ADORATORES ADORABUNT IN SPIRITU ET VERITATE)

*Venit hora, et nunc est, quando
veri adoratores adorabunt Patrem
in spiritu et veritate. Nam et Pater
tales quærit qui adorent eum.*

(Joan. IV, 23.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Je cite intentionnellement le même texte que ce matin. Je vous l'ai annoncé, notre entretien de ce soir sera la continuation de celui de dix heures. Nous avons essayé de nous rappeler et de comprendre ce qu'il fallait savoir de Jésus-Christ adorateur, modèle de tout disciple de l'Évangile désireux de bien remplir le plus élémentaire de ses devoirs religieux, modèle surtout du prêtre adorateur lui aussi, *ex professo*, de par

sa vocation et sa consécration sacerdotale. Nous avons dit en quoi consistait pour Jésus l'adoration *stricto sensu*, comment elle était l'hommage suréminent et incessant de ses puissances intellectuelles devant la majesté du Père des cieux.

Or il y a une autre forme de l'adoration que celle-là, l'adoration *lato sensu*, non plus seulement l'hommage de la pensée et de l'intelligence éblouies de l'excellence de Dieu et de ses attributs, mais l'hommage des dispositions intérieures de tout l'être.

Pour ne pas rester dans l'indéterminé et le vague, précisons les choses : Jésus-Christ homme a été parfaitement humble, *humilis sum corde*¹. Il rendait par là hommage aux souveraines perfections de Dieu. Jésus-Christ homme a perpétuellement vécu dans le plus entier détachement de lui-même, la plus aimante sujétion à son Père, *vivo propter Patrem*². Par là il rendait hommage aux droits absolus de Dieu, à sa pleine et inaliénable souveraineté. Jésus-Christ homme, de toute l'énergie de son âme, a désiré l'avènement du règne de son Père dans le monde, *adveniat regnum tuum*³. Par là il rendait hommage à la nécessité suprême que Dieu soit connu, béni, aimé de ses créatures, ce qui est sa gloire et ce qui est leur bien.

Acceptez-vous, messieurs, cette théorie un peu inaccoutumée peut-être, mais très solide, de l'adoration en esprit et en vérité, l'hommage

¹ Matth. XI, 29. — ² Joan. VI, 58. — ³ Luc. XI, 2.

rendu par l'ensemble des dispositions les plus intimes, la religion décidément ramenée et fixée au centre de l'être, comme le veut l'Évangile : *Regnum Dei intra vos est*¹. Je la trouve, pour ma part, très belle, très large, très instructive surtout et très pratique.

Thomassin, qui s'y rattache et qui l'expose en maint endroit de son traité sur l'Incarnation, fait remarquer avec beaucoup de justesse l'étroite relation, la connexité profonde qui existe entre la vérité du dogme mieux comprise, mieux goûtée, et l'amélioration de la vie : *Id quia splendoris præ se fert plurimum, alendæ pietati opportunissimum est*. Il a raison. Prenons pour exemple les trois vertus que nous entreprenons d'étudier ce soir : l'humilité, le détachement, le zèle. On nous dit : Un bon prêtre doit être humble, doit se renoncer constamment, doit ardemment se préoccuper des intérêts de Dieu et des âmes. Voilà qui est bien. Nul prêtre ne se refusera, même avant démonstration péremptoire, à reconnaître la légitimité de ces exigences de sa vocation. Si on ajoute que ces vertus, Jésus-Christ les a éminemment pratiquées le premier, le prêtre sera d'autant plus touché et convaincu. Et si, poussant plus avant l'étude et la recherche de la vérité, on lui rappelle que ces dispositions, ces états d'âme de Jésus se rattachaient à son sacerdoce ; qu'elles ne se tenaient pas isolément

¹ Luc. xvii, 21.

et dans le vide, mais s'appuyaient à un point central, mais dérivait d'une cause majeure et dominante, mais composaient une part de son adoration, ne se sentira-t-il pas plus touché encore et plus convaincu, et n'éprouvera-t-il pas plus vivement, pour son propre compte, le désir et le besoin, puisqu'il y va de sa vocation de prêtre, de devenir plus humble, plus détaché, plus zélé ?

Sous le bénéfice de ces quelques observations préliminaires, et sans insister davantage, abordons notre triple méditation, qu'il nous faudra nécessairement limiter et condenser. *Summa sequar fastigia rerum*.

I

Humilis sum corde... Dieu ! l'Être absolu, l'Être de qui l'essence consiste à n'avoir jamais passé de la possibilité d'exister à l'existence, mais à être de soi et par soi la vie nécessaire : *Ego sum qui sum*¹ ; puis, la créature de qui l'essence, au rebours, est de ne posséder l'être que d'emprunt : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos*². Dieu et la créature en présence ! Raisonnablement parlant, que peut faire la créature, sinon s'évanouir en quelque sorte dans la constatation de son néant ? *Sub-*

¹ Exod. iii, 14. — ² Psalm. xxix, 3.

*stantia mea tanquam nihilum ante te*¹. « O Dieu ! s'écriait sainte Catherine de Sienne, vous vous êtes défini : Je suis Celui qui suis. Moi je me définis : celle qui n'est pas. » Quelle philosophie, messieurs, chez cette humble femme du peuple, de vingt-huit ans ! Et si à ce fond d'indigence native vient s'ajouter pour la créature le non-être accumulé de ses péchés, ne devra-t-elle pas toucher du doigt encore plus la distance incommensurable qui la sépare des absolues perfections de Dieu ? *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem... Multiplicatæ super capillos capitis mei*², *iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, et sicut onus grave, gravatæ sunt super me*³.

Voilà l'humilité étudiée à ses origines, prise à sa source : le sentiment profond du non-être primitif de toute créature et ses innombrables défaillances et difformités morales, surajoutées par sa faute à ce non-être ; l'hommage rendu dans un rapprochement, ou plutôt un contraste, et quel contraste ! de cette situation telle qu'elle est avec la vie nécessaire de Dieu, avec les souveraines perfections de Dieu.

Jésus homme a été humble, humble à fond, non pas du bout des lèvres et sous l'inspiration d'une sorte de convenance de commande, *humilis corde*, humble au plus intime de son être, dans la plus véridique énergie et plénitude du

¹ Psalm. xxxviii, 6. — ² Psalm. xxxix, 13, 14. — ³ Psalm. xxxvii, 5.

mot. Et cela se conçoit. Pour peu qu'on essaye de se représenter ce qu'a dû être en Jésus-Christ la première rencontre de la nature humaine avec la nature et la personne divine, au sein du mystère de l'Incarnation et de la vie théandrique, on demeure ébloui. Le Fils de Marie, homme comme nous, soudain en présence du Verbe, soudain envahi et pénétré par le Verbe, à la façon d'un cristal qu'embraserait de part en part toute la lumière et toute la chaleur du soleil, le Fils de Marie ayant pleine conscience de cette sublimité des choses, ne peut pas ne pas s'effondrer d'humilité et s'anéantir. Jamais créature ne vit et ne verra à ce point l'immensité de distance qui la sépare de Dieu. Immensité de distance, ... ce n'est pas assez dire. Car enfin de Jésus homme au Verbe, et par le Verbe à la Trinité, il n'y avait point seulement une différence de degré d'être, mais une différence d'essence, l'abîme du créé à l'incrédé, le contraste de l'ascéité éternelle et de la vie communiquée et reçue dans le temps. Il faut se taire. L'esprit se trouble à concevoir, les lèvres se fatiguent à bégayer ces merveilles qui furent pourtant la très authentique réalité de l'état propre de l'Homme-Dieu.

A ce premier et fondamental élément d'humilité pour Jésus, s'ajoutait le second. Jésus n'était point pécheur, certes, et ne pouvait point l'être. *Peccatum non fecit*¹. *Non noverat peccatum*².

¹ I Petr. ii, 22. — ² II Corinth. v, 21.

*Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus*¹. En droit et en fait, l'union hypostatique refoulait nécessairement la plus légère atteinte du mal. Mais pour remplir sa mission de rédempteur Jésus s'était revêtu, comme enveloppé et saturé du péché du monde. *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit (Deus), ut nos efficeremur justitia Dei in ipso*². C'est dans cette posture de pécheur public, c'est dans ce sentiment savouré de l'ignominie du péché universel, sous ce vêtement de boue ramassée sur tous les chemins de l'humanité, que Jésus homme se tenait devant Dieu. L'humilité, loi de toute créature, se doublait pour Lui de l'humiliation, loi des créatures déchues. Accumulons les images et les mots, nous ne viendrons pas à bout de nous faire une idée exacte de la qualité et du degré de confusion où Jésus, « l'Agneau chargé du péché mondial, » n'a cessé de s'établir depuis les premières palpitations de sa vie mortelle dans le sein de Marie, jusqu'au dernier souffle sur la croix.

Or, par son humilité de créature plus que toute autre consciente de sa condition et de sa contingence de créature, il rendait constamment hommage à l'Être nécessaire de Dieu. De même, il rendait hommage aux perfections et à la sainteté de Dieu par l'humiliation inexprimablement sentie que lui imposait le péché de tous accumulés

¹ Hebr. vii, 26. — ² II Corinth. v, 21.

sur lui seul. *Pater tales quærit qui adorent eum.*

Et nous, messieurs et vénérés confrères, et nous? A la lumière de ces enseignements, si insuffisants qu'ils puissent être, ayons le courage de nous examiner, cherchons à nous connaître sincèrement, poussons aux dernières limites la virilité et la loyauté de nos investigations. Sommes-nous humbles, vraiment humbles, humbles de cœur, *humiles corde*, comme le Christ? Non, non, non!... Pour vous et pour moi, sans crainte de me tromper, je réponds: Non!

En principe nous savons, nous convenons que nous tenons tout de Dieu notre Créateur et Père, que nous ne nous sommes donné de nous-mêmes ni un atome de notre organisme physique, ni une faculté quelconque de notre nature intelligente et aimante. Nous déclarons que saint Paul est parfaitement fondé à dire: *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis*¹? Nous admettons que c'est là le langage du bon sens et de la plus élémentaire équité, avant même d'être le langage de la Révélation et de la foi. Mais en fait? mais dans notre conduite pratique et nos habitudes, comment agissons-nous? Mesurons-nous, essayons-nous de mesurer la distance qui nous sépare de Dieu? Nous sentons-nous habituellement dominés par la colossale disproportion de Dieu à nous? Ai-

¹ I Corinth. iv, 7.

mons-nous à constater, jusqu'à l'évidence, que rien qui fût de nous n'a préexisté à notre vie, rien, rien; que tout nous a été donné, que nous avons tout reçu? Cette constatation faite, quand nous la faisons, nous plaît-il de composer de chacune de nos qualités physiques ou intellectuelles, et de toutes ensemble, une secrète action de grâces au Créateur? *Pater tales quærit qui adorent eum*. D'ordinaire, nous ne répondons aux gratuites avances dont nous avons été comblés que par l'insouciance, l'indifférence et l'oubli; exagérant jusqu'à en être ridicules nos avantages quels qu'ils soient, nous nous repaissons sottement de l'attention qu'ils provoquent autour de nous, de l'estime et de l'admiration qu'ils nous valent.

De même, en principe, nous ne nions point que nous soyons pécheurs. Nous récitons autant qu'on veut le *miserere mei, Deus*. Mais de chercher à ressentir l'humiliation profonde qui devrait naître en nous de nos péchés, mais de dire et redire sincèrement: *Iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper*, nous n'en avons guère souci. Nous pratiquons cette sélection artificielle et vaine entre telle et telle catégorie de fautes dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Pourvu que nous nous sentions à peu près en règle avec la correction de vie au point de vue des mœurs, nous estimons volontiers que tout le reste compte peu: révoltes contre nos supérieurs, ambitions de tous degrés

et intrigues pour les satisfaire, cupidités de bas étage, habitudes de mollesse et de paresse, jalousies à l'égard de nos frères, procédés inavouables pour leur nuire, ... que sais-je? Comme si la perfection ou simplement l'honnêteté sacerdotale n'exigeait d'attention et d'efforts que sur un point unique.

Oh! les singulières, j'allais dire les naïves méprises d'un trop grand nombre de prêtres en fait d'humilité! Ils se croient humbles. Ils se laissent dire qu'ils le sont. Ils posent pour l'être. Ils ont sans cesse aux lèvres des clichés tout faits de modestie banale. Pour rappeler une fois de plus un des souvenirs évangéliques les plus suggestifs, ils ne sont pas loin de tenir tout haut ce langage, et peut-être bien le tiennent-ils tout bas: « Seigneur, je vous rends grâces de ne point ressembler à ce confrère ou à cet autre qui sont des orgueilleux. » Et pendant ce temps, ni ils ne cultivent en eux l'idée et le sentiment de leur non-être primitif comparé à l'Être nécessaire de Dieu, ni ils ne souffrent de la multitude de leurs fautes et de leurs torts comparés à la sainteté de Dieu, ces deux dispositions fondamentales qui sont le point d'appui de toute vraie humilité.

Vous, humble, mon cher collègue! Vous qui pour quelques succès de palmarès jadis obtenus dans vos premières études, pour une situation où vous vous montrez tout juste suffisant, pour une vertu que tout vous rend facile, marchez dans la vie satisfait de vous-même; vous qui ne savez

ou ne voulez jamais rien reconnaître chez autrui qui mérite l'éloge; vous qui souffrez du succès de vos confrères et vous consommez d'envie lorsqu'on parle d'eux sur le ton de l'admiration; vous qui ne tolérez pas qu'ils aient à côté de vous, même loin de vous, une supériorité dont le prestige vous froisse; vous qui ne vous refusez pas la revanche commode de les accuser de vanité à tout propos et hors de propos, laissez-moi donc vous le dire une bonne fois : Non ! vous n'êtes pas humble. De tous les orgueils le pire est celui qui s'ignore, le pire, le plus insupportable et le plus sot. Et manifestement, c'est le vôtre. *Quid vides festucam in oculo fratris tui, trabem autem quæ in oculo tuo est, non consideras*¹?

II

Misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem. Le Père, qui de sa nature et par essence est vivant, océan de l'être d'où tout dérive, m'a envoyé, c'est-à-dire m'a fait vivre pour que je remplisse une mission. Et laquelle? Il n'y en a qu'une possible, métaphysiquement et logiquement possible : pour que tout en moi se retour-

¹ Luc. VI, 41.

nant vers lui, dans un culte ininterrompu, fût un hymne à sa sagesse, à son autorité, à sa bonté.

Dieu créateur, auguste et souverain Maître des existences contingentes quelles qu'elles soient, n'a pas *envoyé*, au sens propre du mot, les créatures d'ordre inférieur qui peuplent l'espace et les mondes. Ni les nébuleuses qui seront des soleils, ni les soleils qui vont s'éteindre, ni les forêts, ni les fleurs, ni les eaux, ni les myriades de vies animales échelonnées de l'insecte aux ailes d'or jusqu'à l'aigle des hautes cimes, jusqu'au fauve des déserts, ne sont susceptibles d'être investis d'une mission et de la remplir. Ils rendent gloire à l'auteur suprême des choses, mais à leur insu, sans avoir conscience de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font. Cette conscience glorieuse commence à la créature intelligente, à l'ange dans les cieux, à l'homme sur la terre. L'ange et l'homme sont *envoyés*. Ils comprennent que leur raison d'être, leur fin, leur destinée, c'est de n'exister que pour rendre hommage à Celui de qui ils ont tout reçu, par qui et pour qui ils existent, et de résumer dans cet hommage même les louanges muettes de l'univers. *Misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem*¹.

¹ La traduction de ces mots : *Vivo propter Patrem*, par : « Je vis pour le Père, » est moins littérale, nous ne l'ignorons pas, que celle-ci : « Je vis par le Père. » Le grec, en effet, porte : *διὰ τὸν πατέρα*. Et saint Cyrille, qui commente ce passage de l'Évangile, dit : *Τοῦτ' ἔστι, τὴν τοῦ τεχνόντος εὐφρίαν ἐν ἑμαυτῷ*

Je vis par le Père et pour le Père... Toute la religion en principe tient dans cette courte formule, et donc l'adoration, puisqu'être religieux et adorer ne font qu'un. Insistons un peu. Cherchons, par une analyse poussée plus avant, à nous mieux rendre compte de cette doctrine riche de considérations et d'applications pratiques.

Je remarque d'abord qu'être envoyé « par le Père et vivre pour le Père » indique expressément ce qui est l'élément premier de la religion, — comme le signifie l'étymologie même du mot, — une relation.

Une relation n'est point un simple rapport de voisinage, de juxtaposition et de contact. Je m'adresse à n'importe lequel de mes semblables, je lui parle de ses relations. J'éveille immédiatement en lui l'idée de ses proches, de ses amis, de ceux dont la vie, par un commerce assidu ou par une rencontre fortuite, est mêlée à sa vie. Il ne lui viendrait pas un instant à l'esprit que je veuille le faire ressouvenir de sa maison, de son champ, de ses meubles, de ses fleurs, de ses animaux domestiques; bref, d'aucune des réalités secondaires au sein desquelles son existence est placée et s'écoule. C'est donc que de noto-

διασώζων. (Évangile selon saint Jean, VI, 58; commentaires par M. l'abbé Fillion.) Nous n'hésitons cependant pas à traduire: « Je vis pour le Père, » soit parce que des interprètes autorisés le font, soit parce que vivre par le Père a pour conséquence rigoureuse de vivre aussi pour le Père. Les deux idées se répondent; elles se tiennent et s'enchaînent.

riété commune, de par le bon sens tout seul, une relation suppose la mise en présence de deux personnes, et de l'une à l'autre l'échange d'une réciprocité intelligente. La religion, qui est la relation par excellence, ne saurait échapper à cette exigence impérieuse de sa propre définition.

Or les théories du jour semblent n'avoir aucun souci de cette exigence élémentaire et nécessaire. Que voyons-nous? qu'entendons-nous? Des effusions de lyrisme de la part de gens qui font profession de croire que Dieu n'existe pas; qu'à tout le moins, s'il existe, il est impossible de le connaître. Philosophes ou poètes, ils ont des pages superbes, des vers amples et sonores, pour traduire les dispositions soi-disant religieuses de leur âme. Celui-ci me parle de « l'axiome éternel qui se déroule au sommet du lumineux éther ¹ »; celui-là me prêche « le culte désintéressé et pur de l'idéal ² ».

Qu'est-ce que l'axiome éternel, sinon vraisemblablement une loi abstraite, une formule spéculative sans consistance propre et sans vie, *quelque chose* et non *quelqu'un*? Je ne vois pas où appuyer sur ce néant l'apparence même d'une relation.

Qu'est-ce que l'idéal, sinon une abstraction froide et morte, puisque ceux qui le préconisent sont les adversaires de l'idée de Dieu personnel et vivant; sinon le produit des généralisations

¹ Taine. — ² Renan.

de ma pensée, sinon l'idée même que je me fais des choses? et de nouveau me voilà en face d'un pur néant qui ne se prête à aucune possibilité de relation véritable.

Le langage de Jésus n'a rien de commun avec cette logomachie et cette espèce de gageure de contradictions.

Jésus dit : « Le Père qui est vivant m'a envoyé. Par un retour nécessaire, par une loi de réciprocité impérieuse, je vis pour le Père. » A la bonne heure; voilà qui s'explique. Les termes employés se conviennent mutuellement. Au-dessus des phénomènes et des lois de la nature, il y a un Créateur, un Père, un Être qui est vie propre et immanente, qui est plénitude de vie, de qui toute vie découle, de qui je suis sorti moi-même. Il y a Lui, il y a moi. Dès lors la possibilité, disons la nécessité d'une relation de l'un à l'autre existe. Je me sens en possession de l'élément initial de la religion. *Pater tales quærit qui adorent eum*. Ce que Dieu cherche dans la multitude des créatures irrationnelles, ignorantes des liens qui le rattachent à Lui, ce sont des êtres intelligents qui se sachent en relation avec Lui, et se glorifient de le savoir.

Une relation, puis une dépendance. Ce rapport indéniable, que la parole de Jésus comporte, implique une sujétion de l'un des deux termes vivants, mis ainsi en présence, à l'égard de l'autre, puisque d'un côté c'est le Créateur, de l'autre la créature; d'un côté Celui qui est de soi et par

soi, de l'autre celui qui n'a l'existence que d'emprunt; d'un côté le Père, de l'autre l'enfant. Manifestement il y a une supériorité et une infériorité qui se font face; donc il est nécessaire qu'il y ait une dépendance.

Ma condition d'homme, mon essence, ma loi, ce par quoi je suis homme comme Dieu est Dieu, créature comme il est Créateur, c'est de n'avoir tiré de moi-même et de mon propre fond rien de ce que j'ai. D'une extrémité de mon être à l'autre, je vis de la puissance et de la munificence d'autrui; donc je suis et ne puis pas ne pas être dépendant. La conclusion s'impose. Et cette dépendance doit se traduire par la respectueuse acceptation de la volonté sur tous points de Celui qui est au-dessus de moi, qui me domine de sa prééminence prodigieuse et attend ma soumission.

D'une extrémité de mon être à l'autre, ... oui, sans nulle exagération, cela est.

Mon être, pour le prendre par ce qu'il a de plus visible, de plus tangible, c'est mon corps. Mon corps est fait de milliers et de milliards de molécules incessamment empruntées à la nature au sein de laquelle je suis plongé. Pas une de ces molécules dont je sois l'auteur. Ah! si je pouvais créer un atome, un seul atome! Mais non, l'idée ne m'en vient même pas, tant la démonstration est faite par avance. Sels, gaz, vapeurs, électricité, magnétisme, je m'approprie incessamment ces trésors. J'en compose ma vie